

De l'Inde au Québec Rencontre avec Kichennasamy Madavane

Louise Vigeant

Numéro 74, 1995

Mise en scène

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vigeant, L. (1995). De l'Inde au Québec : rencontre avec Kichennasamy Madavane. *Jeu*, (74), 101–106.

La visite

Louise Vigeant



Dessin : Jean-Pierre Langlais.

De l'Inde au Québec Rencontre avec Kichennasamy Madavane

Si des étudiants de l'Université du Québec à Montréal, surtout des étudiantes en fait, comme exercice de fin d'année en avril 1995, ont joué un texte écrit pour des personnages de femmes tirés du *Mahabharata*, c'est que leur professeur, Kichennasamy Madavane, est indien. L'expérience a certes dû être singulière aussi bien pour les étudiants que pour le professeur, qui ont tous vécu une rencontre à la fois artistique et humaine, comme le sont toutes les productions théâtrales, dirions-nous, mais qui, ici, a sans aucun doute été enrichie par la nécessité d'aller rejoindre l'Autre dans cette part de son intimité qui lui vient de son appartenance à une société et à une culture spécifiques. J'ai rencontré monsieur Madavane à l'UQAM alors qu'il travaillait avec ses étudiants à ce projet, curieuse de l'entendre parler de son séjour parmi nous, curieuse surtout d'écouter un étranger parler de nous, comme si ce regard allait m'aider à mieux cerner quelque trait de notre « québécoïté ». Mais curieuse aussi, évidemment, de m'entretenir avec quelqu'un connaissant bien un pays qui est presque un continent, cette Inde toujours mystérieuse pour nous et dont nous savons très peu.

Josette Féral, directrice du Département de théâtre à l'UQAM, avait rencontré lors d'un voyage en Inde celui qu'elle allait plus tard inviter à venir travailler avec des étudiants québécois. Monsieur Madavane, qui était alors directeur du Centre d'Études françaises de l'Université Jawaharlal Nehru de New Delhi, avait organisé, en 1991, une conférence sur les études francophones canadiennes à laquelle plusieurs universitaires québécois avaient participé, dont Jean Cléo Godin, Jacques Allard, Michel Van Schendel et Josette Féral. À cette occasion, celle-ci avait assisté à un spectacle donné par une troupe semi-professionnelle dirigée par Madavane et avait découvert que ce professeur était aussi



comédien, auteur et metteur en scène. La multiplicité de ses expériences en faisait un candidat idéal au poste de professeur invité.

Né à Pondichéry, dans le sud de l'Inde, Madavane est un francophile de longue date ; sa langue maternelle est le tamoul, mais il a fait ses études en français. Devenu enseignant (en mathématiques !), il a travaillé cinq ans à New Delhi, en faisant parallèlement des études en lettres et en histoire. Boursier du gouvernement français, il a choisi de poursuivre dans cette voie en France où, comme on le dit familièrement, il « a fait Sciences-po »... tout en s'intéressant au théâtre. Cette passion a pris de plus en plus de place dans sa vie au point que ses journées ont été littéralement divisées en deux. S'inscrivant à des stages au Théâtre de l'Est parisien, il a pu travailler avec Guy Rhétoré ; il a aussi collaboré aux cinq Molière qu'a montés Antoine Vitez. Il a côtoyé des comédiens comme Gérard Darrieu, Philippe Avron, Sylvie Gentil. Quand il est retourné en Inde, il a « viré » sa formation en mathématiques et en sciences politiques, bien qu'il soit parfaitement conscient que ces disciplines l'ont influencé dans ses méthodes d'approche et de travail en théâtre. À partir de ce moment, il n'a plus enseigné que la littérature, la dramaturgie en particulier, et a fait du théâtre dans un aller-retour dynamique entre l'enseignement et la direction d'acteurs.

La troupe Ghingari

En 1982, il fondait une troupe, le Ghingari, qui compte aujourd'hui une vingtaine de membres, dont cinq metteurs en scène, intéressés chacun à un secteur de la dramaturgie internationale : le théâtre élisabéthain, en particulier Shakespeare, le théâtre français, italien ou encore américain. Ainsi la troupe offre-t-elle un éventail de pièces du réper-

toire universel. Elle n'est pas subventionnée et n'a pas de salle, de sorte que chaque production devient une aventure où l'investissement de chacun est énorme. De la recherche de financement à la fabrication des décors, de la traduction à la mise en scène et au jeu, tout est fait bénévolement. Même si elle n'a pas de visées commerciales, la troupe doit tout de même s'assurer de ne pas faire de déficit ! S'il y a des bénéficiaires, ils seront réinvestis dans un autre projet.

La troupe a développé une section de traduction en hindi ou en anglais, langues dans lesquelles elle se produit. Et il arrive d'ailleurs que l'on joue en français. On a même, un jour, traduit une pièce indienne en français ! Pour le plaisir des francophiles de New Delhi, bien sûr. La pièce a été jouée deux soirs, tandis que les autres productions tiennent l'affiche beaucoup plus longtemps. À Madras, où il avait été invité à parler du théâtre québécois, Madavane a présenté *Bousille et les justes* de Gratién Gélinas et *Encore cinq minutes* de Françoise Loranger. Cette dernière pièce a été retenue pour être traduite et jouée en tamoul, la majorité de l'assemblée étant constituée de femmes.

Mais comment un professeur indien devient-il savant de la dramaturgie québécoise ? Quelque temps avant la rencontre de 1991 avec les universitaires québécois, une étudiante de Madavane, également actrice dans sa troupe, cherchait un sujet de thèse sortant des sentiers battus, au moment même — voilà une de ces coïncidences qui changent le cours des choses — où le Haut-commissariat du Canada venait tout juste d'offrir au Centre que dirigeait Madavane une collection de livres québécois. Dans la pile, il y avait *les Belles-Sœurs*...

L'étudiante, qui séjourne à Montréal cette année pour rencontrer Michel Tremblay et compléter son travail, a été frappée par cette œuvre, choc qui a donné le coup d'envoi à une longue aventure sur les pistes du théâtre québécois. Ce voyage d'initiation, que le directeur tout autant que son étudiante devait entreprendre, les a enthousiasmés. Et c'est comme ça qu'est né à New Delhi un engouement pour notre jeune dramaturgie.

L'UQAM de New Delhi

L'Université Jawaharlal Nehru de New Delhi a le même âge que l'UQAM et la structure des deux universités est semblable. Toutes deux ont voulu se démarquer des universités traditionnelles de leur pays en encourageant, par exemple, une participation active des étudiants. Madavane se dit donc très à l'aise pour travailler dans ce cadre. On l'avait toutefois prévenu que les étudiants québécois entretenaient des rapports avec leurs professeurs qui pourraient peut-être étonner un étranger issu d'une société où la hiérarchie est très marquée. Après avoir ri quelque peu en m'entendant lui demander s'il avait eu des surprises sur ce plan, Madavane m'a avoué, d'une part, que les trois années passées en France l'avaient déjà initié aux « comportements occidentaux » et, d'autre part, qu'une première visite au Québec, en 1990, lui avait permis un premier contact ; ce qui a contribué à atténuer le choc. Cela étant dit, tout professeur étranger est immanquablement étonné des rapports souvent très familiers qu'entretiennent ici les professeurs et les étudiants. Le contraste est grand avec une attitude empreinte de respect que les étudiants indiens adoptent face à leur professeur, qui est un maître spirituel, un guru, celui qui, par ses connaissances et sa sagesse, peut et doit guider les jeunes. Cela

est d'autant plus vrai dans l'enseignement des arts traditionnels comme le théâtre et la danse où l'on peut parler de vénération envers celui qui transmet un art millénaire. Par ailleurs, l'engagement des uns et des autres est entier puisque souvent pour l'apprentissage, par exemple, du kathakali, les professeurs et les étudiants partagent la vie quotidienne.

De cette tradition, l'Université Jawaharlal Nehru a gardé le concept de la vie en communauté. En effet, étudiants et professeurs habitent le campus, qui est situé à la campagne, dans un environnement apparemment très agréable, les édifices étant parsemés dans un immense jardin, voire une forêt, où circulent paons et autres animaux sauvages. Les cours peuvent donc se poursuivre dans les allées ombragées du campus ou les cafés, et il n'est pas rare que les professeurs reçoivent la visite de leurs étudiants chez eux. Si la pédagogie ne peut que profiter d'une telle disponibilité, il faut tout de même reconnaître que notre conception de l'intimité en prendrait un coup dans une telle organisation !

Comme les étudiants poursuivant des études de niveau supérieur à cette université, qui se définit comme un lieu de recherche, sont peu nombreux, Madavane donne ses cours dans son bureau ; on imagine facilement que l'atmosphère doit y être bien différente de celle qui règne dans nos amphithéâtres ! Madavane a donc eu à s'adapter aux groupes d'une soixantaine d'étudiants : il n'était pas habitué, non plus, à ce que l'on discute des travaux à faire et de leur mode d'évaluation... Il reconnaît qu'il a dû faire des efforts d'adaptation, mais que les étudiants québécois y ont mis également du leur, ce qui l'a réjoui.

L'enseignement et la tête d'épingle

D'explications de textes en analyses du travail de la mise en scène, en passant par un cours sur le théâtre indien, de cours magistraux en ateliers, Madavane aura touché à bien des aspects de l'enseignement du théâtre lors de son séjour à l'UQAM. Louant la motivation des étudiants, il a pris plaisir à fréquenter les théâtres de la métropole avec eux pour nourrir les discussions en classe.

Pour la production dirigée, il a écrit un texte en tenant compte de la distribution de sa classe : plusieurs filles. Cela lui a donné l'idée de travailler à partir des personnages féminins du *Mahabharata*, mais repensé d'une façon moderne ; une mère raconte des histoires du *Mahabharata* à son fils, histoires dans lesquelles sont impliquées des femmes fortes qui ne sont ni soumises ni totalement révoltées, cette femme étant elle-même aux prises avec une malédiction qui s'acharne sur sa propre famille.

Alors que je l'interrogeais à propos de ce qu'il souhaitait que ses étudiants retiennent le plus de son enseignement, Kichennasamy Madavane en a profité pour me raconter une anecdote qui lui permet de résumer sa pensée sur le jeu théâtral. Il a découvert combien sa conception du travail du metteur en scène était particulière — et qu'il rattache lui-même à la tradition indienne — en écoutant un metteur en scène québécois expliquer comment, au fur et à mesure du travail en répétition, la liberté de l'acteur se réduisait, jusqu'à pouvoir tenir sur la tête d'une épingle. Cette métaphore de la condensation du jeu l'a grandement fait réagir, puisqu'il conçoit le travail de l'acteur et celui du metteur



[...] comment
un professeur
indien devient-il
savant
de la dramaturgie
québécoise ?



en scène d'une manière totalement différente, où la liberté du premier est très grande même si elle s'exerce dans un cadre imposé par le deuxième. Cette liberté ressemblerait à toutes fins utiles à celle d'un musicien lors d'un concert improvisé. En se servant de l'exemple de la musique indienne, il m'a parlé du plaisir du spectateur qui assiste à un *jugalpandi* — ce que des Américains appelleraient peut-être un *jam session* —, soit un concert où de grands musiciens se répondent les uns les autres dans une rencontre où ils rivalisent d'adresse, mais dans un cadre établi d'avance, les différents *râga* ; on y sent une sorte d'émulation en même temps qu'une grande complicité. C'est ainsi qu'il voit aussi le travail de l'acteur : une liberté à l'intérieur d'un cadre fixe mais où chacun cherche à se dépasser, où chacun est à l'écoute du public et joue selon ce public.

Le théâtre actuel en Inde

Deux grands courants occupent l'espace théâtral en Inde. Il y a d'abord le courant traditionnel où l'on retrouve le *kathakali* ou le *kutiyattam*, les formes de théâtre basés sur les arts martiaux, selon des traditions qui remontent à des millénaires. On peut les voir partout, et surtout quand il y a des fêtes religieuses, devant les temples. Une des particularités de ces formes de théâtre, c'est que l'acteur y jouera toujours le même rôle pendant toute sa vie. Contrairement à l'acteur occidental qui trouve sa perfection à travers la multiplicité des rôles auxquels il se confronte, l'acteur traditionnel indien trouve sa perfection en se spécialisant dans un seul rôle. Sa progression est cyclique, revenant toujours à la base, plutôt que linéaire, ce qui correspond d'ailleurs à la croyance indienne.

Parallèlement, mais sur une échelle nettement plus petite, il existe un théâtre contemporain moderne qui date plus ou moins de la présence britannique. Le mouvement le plus ancien de ce théâtre moderne, qui a commencé vers les années vingt, s'appelle le

Les Mouches de Sartre, mises en scène par Madavane avec la troupe Ghingari, à New Delhi, en 1988.



théâtre *parsi*. Ce sont les Parsis — une communauté indienne de Bombay, d'origine iranienne, dont les ancêtres ont émigré en Inde il y a 800 ans —, particulièrement ouverts à la culture occidentale, qui ont commencé à faire du théâtre moderne. Au début, l'influence britannique était très forte, mais graduellement d'autres compagnies sont nées qui se sont consacrées au théâtre de recherche, de sorte que le répertoire a changé. On a joué Edward Albee (*Zoo Story*, *Qui a peur de Virginia Woolf?*), et Pirandello, revu Shakespeare d'une façon moderne. Cette forme de théâtre est toutefois très marginale alors que le théâtre traditionnel, pour ainsi dire indissociable de la musique, touche presque toute la population qui s'y reconnaît toujours. Le théâtre contemporain moderne est essentiellement un phénomène urbain. Dans un pays où la population est de 900 millions d'habitants, il s'agit vraiment d'une goutte d'eau dans l'océan.

Il y a tout de même de nombreux auteurs qui, depuis les années soixante et soixante-dix, poursuivent une œuvre contemporaine : Girish Karnad, Vijay Tendulkar, Mohan Rakesh. Ces auteurs chercheraient à traiter de la vie quotidienne actuelle en Inde, certains se concentrant, par exemple, sur la vie des femmes.

Qui sait, peut-être un jour verrons-nous sur nos scènes une pièce de théâtre indien dans une traduction de Kichennasamy Madavane ? ◆